

# JOURNAL DES DAMES

## ET

### DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée , tous les cinq jours ; le 15 , avec deux gravures. ( 9 fr. pour trois mois , 18 fr. pour six , et 36 fr. pour un an. ) Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15.

#### QUELQUES NOUVELLES DES COULISSES, DES BOUDOIRS ET DES SALONS.

On annonce , pour cet hiver , plusieurs pièces à grand fracas. Le Vaudeville , alléché par le succès incroyable de *Fanchon* , ne veut plus donner que des pièces en trois actes. On en prépare deux , l'une de M. Bouilly , intitulée *Madame de Maintenon* ; l'autre de Barré , Radet et Desfontaines , dont le titre n'est pas encore connu.

Les Comédiens Français attendent le plus grand succès des débuts d'un jeune comédien de province venu pour doubler *Fleury* , et de la reprise de plusieurs pièces anciennes : du reste , ils sont dépourvus de nouveautés ; ils ne peuvent en jouer , n'en ayant encore que cinq cents de reçues.

L'Opéra comique étoit menacé de la désertion successive de Juliet , Gavaudan , Mad. S. Aubin , Mad. Scio , Chenard , etc. Le préfet du palais s'oppose , dit-on , à leur départ. Voici à-peu-près les opéras que l'on jouera cet hiver : *Une heure de mariage* ; *Cherchez-le , il respire* , pièce qui a , dit-on , rapport au fameux *la Peyrouse* ; *le Chevalier de Faublas* , Opéra-comique tiré du roman de *Louvet* ; et *le Fou supposé* , dont le principal rôle doit être joué par Ellevion , pour contrebalancer le succès de Gavaudan dans *le Délire*. A Louvois , l'infatigable Picard réserve au public deux pièces de son cru , *le Déserteur* , et *l'Indigent* , pièces remises de Mercier ; une pièce en trois actes , intitulée *la petite Guerre* ; *le Mariage clandestin* , qu'on attribue à Andrieux , et deux comédies en cinq actes , dont les auteurs sont encore anonymes.

Les amateurs de Brunet et du foyer Montansier apprendront avec plaisir , que les administrateurs actuels ont passé un nouveau bail de dix ans , et qu'en conséquence on jouira , pendant long-tems , des talens de Tiercelin , Caroline , Gavaudan , et des pièces dans le genre de *Cricri* , *Soutirac* , *Canardin* , etc.



A l'Opéra, on promet un ballet de *Gardel*, et deux Opéras, dont l'un de *Chérubini*, l'autre de *Daleyrac*. Les *Bardes de Lesueur* vont aussi être exécutés.

Jamais enfin les Théâtres dramatiques, lyriques et comiques n'ont réservé de si nombreuses jouissances aux amateurs. Le tems nous démontrera si la qualité des ouvrages répond à leur quantité.

On annonce en même tems le retour de S. Clair, et de Mademoiselle Philis, de S. Pétersbourg. L'Acteur-Auteur Duval, qui en est arrivé, en rapporte plusieurs Opéra-comiques, et des bijoux pour plus de cinq cens louis. Ce sont des présens qui lui ont été faits par l'empereur, l'impératrice et l'impératrice mère.

Les nouvelles des boudoirs sont un peu plus stériles : Paris est en deuil de ses plus jolies femmes ; les unes sont aux eaux, les autres à la campagne. Celles qui sont à Paris ne se montrent guères ; on attend, pour reparoitre, que le fameux *Leroy* ait inventé un nouveau costume, et celui-ci attend la rentrée de plusieurs billets qui n'ont point été acquittés à leur échéance : la pluie n'est pas plus difficile à tomber que l'argent.

On annonce, comme grande nouvelle, la suppression de toutes les chaises, sofas, *bergères*, *duchesses*, canapés, chinois, etc. il n'y aura plus dans les appartemens, que des tapis à la turque, des coussins pour les dames, et des tabourets pour les messieurs.

On parle de nouveaux lits de petite maîtresse qui coûtent jusqu'à 50000 francs ; la couleur de la tapisserie est maintenant changée, on ne peut plus supporter que l'orange, et l'étoffe doit être de soie.

Un habit de petit-maitre coûte maintenant 200 francs, une redingotte qu'il met par-dessus cet habit 200 francs, un gilet 30 francs, un pantalon 70 francs, une paire de bottes 60 fr. sa chemise, sa cravatte, ses bas 60, et son chapeau rond 30 fr. ce qui fait, tout bien compté pour le costume du matin d'un jeune homme, 650 francs. L'habit du soir ou de grande toilette, l'épée, le chapeau à claque et les boucles comprises sont à-peu-près du même prix.

Quoique l'hiver s'approche, à peine il y a déjà eu deux réunions brillantes dans la capitale. On parle beaucoup d'un bal donné par le seigneur russe *Demidoff*, où plus de 500 personnes ont été invitées, et dont le danseur par excellence a fait les honneurs : on cite le bon mot suivant, ( c'est un bon mot de danseur ). Une dame invitée à danser par un cavalier à grande réputation dans les bals, lui dit : je ne sais si j'oserai figurer à côté d'un homme aussi profond dans cet art, je suis peu expérimentée, je crains de danser avec moins de grâce que vous de



faire quelques fautes. Soyez tranquille , lui répliqua Zéphir , *on sait bien qu'une femme ne doit pas être puriste.*

---

On vient de publier une caricature assez piquante , intitulée *le mari et la femme*. Le mari sous les traits d'Esope est sur le devant , il porte le *carlin* , le *parapluie* , conduit sa *petite fille* , et est chargé du *ridicule* de sa femme , pendant que celle-ci plus libre et plus dégagée donne le bras à un jeune homme charmant qui semble rire de l'embarras de l'époux. C'est un tableau critique de nos mœurs assez ingénieux.

Les intendans sont redevenus à la mode , un homme riche ne sauroit s'en passer. Les intendans n'ont pas oublié leur métier , ils volent comme de coutume. L'autre jour , un chef de maison s'apercevant de la friponnerie de son intendant , lui fit remarquer une petite erreur de compte de 15000 francs. Que voulez-vous , dit le fripon , *les plus justes s'abusent*. Tu te trompes , lui dit le maître , *les plus buses s'ajustent*.

---

Il faut aller en négligé aux Bouffons , en grande parure à l'Opéra , aux Français *ad libitum* , excepté quand Mlle. Duchesnois joue , alors il y a étiquette. On ne fait que se montrer à *Frascati* ; il ne faut pas descendre de sa voiture au *Bois de Boulogne* ; c'est du dernier goût d'aller au *Rannelagh* le jeudi ; c'est un crime de s'y trouver le dimanche. Ainsi le veut la mode.

*Le Rigoriste.*

---

#### D U E L S.

Sur cent duels , quatre-vingt-dix n'ont pour motif qu'une saillie et une répartie.

Deux demoiselles extrêmement jolies , toutes deux filles de médecins , arrivent l'une après l'autre dans un bal : la première fait grande sensation ; un murmure flatteur atteste et célèbre sa beauté. L'instant après paroît la seconde , et l'admiration change d'objet : un jeune homme dit en plaisantant : *cette médecine fera rendre l'autre*. On rit. L'amant de la première répart : *j'en doute ; une médecine sans la saignée ne fait point d'effet*. Et ils vont se battre.

Un homme contrefait est au parterre ; on y étoit debout alors et souvent très-pressé. Son plus proche voisin lui dit d'un ton goguenard : *votre éminence me gêne beaucoup*. Ce mot à double sens excite le rire. *Mille pardons , Monsieur* , repart celui-là ; *je suis désespéré de n'être pas aussi plat que vous*. On rit davantage ; et ils vont se battre.

Les traits de ce genre , sont à l'infini. En quoi compromettent-ils l'honneur ? la probité suspectée , le courage révoqué en doute , la mauvaise foi reprochée , voilà , ce me semble , ce qui



intéresse l'honneur. Mais jamais, ou bien rarement, du moins, un duel a-t-il chez les Français un pareil motif: leur politesse s'y oppose. La fureur du duel repose donc uniquement sur la fureur de montrer de l'esprit. Cet amour pour les jeux de mots, ce ridicule penchant pour l'épigramme, cette soif perpétuelle de briller, l'humiliation de se trouver au second rang dans une semblable lutte, l'inévitable susceptibilité qui en est le fruit, voilà ce qui les arme, et contre une victime réclamée par l'honneur, il en est mille immolés aux plaisanteries presque toujours insignifiantes, et souvent les plus vides de sens commun.

#### LES APPARENCES.

« Les gens les plus unis et qui s'estiment le plus, dit Duclos, deviendroient ennemis mortels, s'ils se témoignaient complètement ce qu'ils pensent les uns des autres ». Il est un voile nécessaire à l'amitié comme à la pudeur, et j'appelle ce voile les apparences.

J'ai souvent ouï dire au précepteur de mon fils, que *qui ne sait pas dissimuler, ne sait pas régner*. On dirait que M. l'abbé a passé sa vie avec des femmes; je pense au moins qu'il a révélé leur secret. Il est de fait que notre empire est fondé sur la dissimulation.... Est-ce notre faute? Non, c'est la vôtre, Messieurs, qui êtes les plus forts ou bien celle de la nature qui nous fit les plus foibles. L'adresse nous fut donnée pour suppléer à la force; et remarquez que je dis *l'adresse* et non pas la *fausseté*. Dans les penchans de leur sexe, même en dissimulant, les femmes ne sont pas fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche quand ce n'est pas elle qui doit parler, quand vous savez qu'elle ne doit, et qu'elle ne peut pas dire la vérité? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur tremblement, leur résistance, voilà MM. le langage que la nature leur donna pour vous répondre. La bouche dit toujours *non*, et doit le dire; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas le même, et cet accent ne sait point mentir. Je vous dirois bien que dans tout ce qui ne regarde pas leurs penchans, les femmes sont tenues à la même franchise que les hommes, si je ne craignois de faire une épigramme. Mais je puis vous dire, sans crainte de commettre une indiscretion, que les inconvéniens de la franchise sont quelquefois tels, qu'ils ont pu faire regretter à la plus sincère des femmes les avantages de la fausseté. Ceci n'est pas très-clair, mais peut le devenir par un exemple qui vient à l'appui de vos apparences. Tachez de vous reporter à la première année de la révolution; à mon âge on aime à conter. Or, écoutez mon histoire.

Rosalie, la plus jeune des trois filles de Madame Her.... étoit jolie comme un ange, bonne comme Ninon, mais encore plus franche que cette fille célèbre, et d'une sévérité souvent offensante pour les meilleurs amis de sa mère. On avoit beau lui répéter que la politesse n'étoit qu'une formule sans conséquence, et que la vérité est un outrage dans bien des occasions; elle ne



pouvoit comprendre cette doctrine : elle disoit à son maître de clavecin , qu'il étoit un sot ; à sa sœur aînée , qu'elle avoit la voix fausse ; au poète de la maison , que ses vers étoient pillés partout ; elle osa dire un jour au père Ange , ex-capucin et confesseur de sa mère , qu'il étoit un tartuffe.... ce qui étoit vrai.

Des vérités si dures passèrent aisément pour des méchancetés. Rosalie s'aliéna tous les cœurs , même celui de sa mère. Madame de Her... disoit : Quel dommage qu'avec tant de qualités estimables Rosalie soit un petit serpent !... Ses deux sœurs se marièrent. Elle étoit encore fille à 25 ans , et s'en consolait par l'injustice même dont elle étoit la victime.

A cette époque elle rencontra chez Mad. de Mareuil , une des amies de sa mère , M. d'Orgenval , qui lui adressa des hommages. Elle les reçut avec plaisir , et le lui dit avec franchise ; d'Orgenval prit cette franchise pour des avances et devint insolent. Rosalie le terrassa d'un regard , et d'un mot lui ôta pour toujours l'envie de se présenter devant elle. Le fat s'en vengea par des calomnies.

Madame d'Her... fut instruite des bruits qui couroient sur le compte de sa fille. Elle l'interrogea et sut la vérité. « Mais , lui dit-elle , avec toute votre sagesse vous n'en êtes pas moins la fable de la ville : il s'agit de vous sauver. Vous verrez demain M. Bord... et vous l'épouserez après-demain. Or , ce M. Bord... étoit vieux , laid et cacochyme. Rosalie répondit qu'elle ne pourroit jamais l'aimer. *Vous en ferez au moins le semblant* , lui répliqua sèchement sa mère. Le mariage se fit , et Rosalie se soumit à sa destinée. Elle fut bonne avec son mari comme avec tout le monde. Le vieux singe ne se contenta pas d'une amitié si bannale , il exigea de l'amour. Rosalie lui dit qu'il étoit trop vieux : le bonhomme se fâcha , Rosalie lui dit que la colère le rendoit encore plus laid , l'infortuné eut une attaque d'apoplexie et mourut. On dit publiquement que Rosalie étoit cause de sa mort. Sa mère ne voulut pas la voir , ses amis l'abandonnèrent. Elle alla vivre au fond d'une province. Pauvre Rosalie ! Elle a eu le loisir de se pénétrer des inconvéniens de la franchise.

Pendant ce tems-là , sa sœur aînée trompant son mari , ses amans et le public , donnoit des fêtes , voyoit la meilleure compagnie , jouissoit de la considération attachée à la bonne conduite unie à la grande fortune. Elle étoit fausse depuis le matin jusqu'au soir. Jamais un mot de vérité ne sortoit de sa bouche ; mais aussi jamais elle n'offensa personne. Son grand art étoit de sauver les apparences , de s'arranger avec tous les goûts et de caresser toutes les vanités. Elle disoit au maître de clavecin qu'il étoit plus savant que Miroir ; au poète de la maison , qu'il faisoit les vers comme l'abbé Delille ; au père Ange , qu'il sentoit l'encens de cathédrale. Elle étoit aux petits soins avec les douairières , recevoit les confidences des jeunes filles , contoît des histoires aux pères et demandoit des conseils aux mères. Elle recevoit les aristocrates le lundi , et les patriotes le vendredi ; elle caressoit l'a



mour-propre des gens-de-lettres devant eux , et se moquoit de leur crédulité devant les gens du monde ; toutes les apparences étoient pour elle. Je ne vous dirai pas si avec ces belles apparences et tout ce manège , elle fut heureuse dans son intérieur ; je sais qu'elle fut citée dans le tems comme un modèle de sagesse , de bonne conduite et de bon ton , le tout pour avoir constamment *sauvé les apparences* , et c'est ce que je voulois vous dire aujourd'hui.

FÉLICIE.

## L A M O D E.

*(Fragment d'un Article du Feuilleton du Journal des Débats).*

La mode est la divinité à laquelle les Français sont restés le plus fidèles : lors même qu'ils sembloient abjurer la frivolité pour élever des temples à la raison , ils ne faisoient que suivre la mode. Considérée sous le rapport de la vanité , la mode est la plus ridicule des bagatelles : le philosophe trouve cependant encore dans cette bagatelle même , le merveilleux de la magie , un prestige étonnant qui fascine les yeux. Par quel enchantement prodigieux la même forme qui séduit et charme dans un tems , paroît-elle ignoble et choquante dans un autre ? Un marquis avoit de bonnes fortunes à la cour de Louis XIV , avec une vaste perruque de président à mortier ; sous Louis XV , le petit-maitre faisoit des conquêtes avec une chevelure artistement frisée et poudrée ; aujourd'hui , le jeune homme enflamme un cœur avec des cheveux plats , courts et gras , avec la tête tondue d'un cordelier ou d'un carme. Qui jamais eût pu penser que la coëffure d'un moine de l'ancien régime deviendrait à la mode dans le nouveau ?

Au fond , il est très-indifférent que les cheveux soient longs ou courts , poudrés ou sans poudre , bouclés ou plats , qu'on laisse croître la barbe ou qu'on la fasse raser : qu'importe la tournure que l'art donne aux habits ? cela ne fait rien à la figure : le mérite de la jeunesse et de la beauté est très-indépendant du costume ; et cependant , sans le secours de la mode , la jeunesse et la beauté n'ont point de succès. Il existe une convention tacite dans la société , qu'on ne pourra plaire que sous le costume du jour : les hommes comme les femmes observent si religieusement ce traité , qu'ils rougiroient de se présenter sans les livrées de la mode.

Le marquis de Vardes , exilé pendant vingt ans pour une intrigue de cour , fut enfin rappelé par Louis XIV , et reparut à Versailles avec un habit connu autrefois sous le nom de juste-au-corps à brevet : c'étoit , lors de l'exil du marquis , l'habit le plus distingué , l'habit de la faveur ; le roi n'accordoit qu'aux seigneurs le plus en crédit le droit de le porter ; mais depuis plusieurs années il étoit passé de mode. Louis XIV remarqua que



cette parure antique donnoit au marquis une figure étrange : de Vardes répondit dans le style d'un courtisan : « Ceux que vous éloignez de vous, sire, ne sont pas seulement malheureux, ils deviennent encore ridicules.

Il est difficile de rendre raison d'un caprice aussi extravagant, d'un préjugé aussi bizarre ; mais cette même folie, qui rend les tailleurs et les marchandes de modes, les arbitres du mérite, si on l'envisage du côté économique et politique, est peut-être ce qu'il y a, dans un état, de plus important à la prospérité publique. C'est une mine plus féconde que celle de l'Amérique : ce changement continuel de formes dans les habits, les bijoux, la vaisselle, les meubles, les voitures, dans tous les objets de luxe, produit plus d'or que le Mexique et le Pérou. Nos bijoutiers, nos orfèvres, nos tapissiers, nos modistes, ont réalisé la chimère de la monarchie universelle : ils ont été plus loin que nos guerriers : long-tems avant que la France fût la première nation de l'Univers par la gloire de ses armes, elle étoit la première par l'élégance de ses chiffons.

L'Attique étoit jadis honorée comme la législatrice de l'agriculture ; la France est adorée comme la souveraine de la toilette, et l'art qui nourrit les hommes est bien inférieur, en Europe, à l'art qui les rend aimables. En Asie, rien ne change que la tête des sultans : loix, mœurs, habits, religion, tout reste dans le même état, tout est stagnant, tout est mort : en Europe, la vie est triplée ; c'est le mouvement perpétuel.

---

#### E P I N G L E.

Que de bienfaits ignorés devons-nous sans doute à l'épingle ? Dans les communications habituelles que les deux sexes ont ensemble, l'épingle est la sauve-garde des mœurs et de la tranquillité publique : il n'y a pas un de nous qui n'en ait mille fois senti l'influence. L'époque où, bannie totalement du costume grec, elle va retomber dans l'oubli, me fait trembler : nos ayeux avoient justement senti l'importance de cette découverte. Un conseiller-rapporteur n'auroit jamais voulu juger un procès sans demander *des épingles pour Madame* ; on ne passoit point un marché sans l'article essentiel *des épingles*. Beaucoup de poètes et de maris ont retenu le mot, mais il me semble qu'on a tout-à-fait perdu le sens moral de cette allégorie. Les femmes ne savent pas ce qu'elles perdroient si cette belle invention venoit à rentrer dans le néant. Une épingle bien placée peut les sauver de mille circonstances délicates ; c'est l'épingle qui leur donne l'influence décidée qu'elles ont sur la société : si elles s'en dépouillent, on ne pourra plus les comparer à la rose, qui n'est jamais plus fraîche et ne fait jamais plus envie que lorsqu'elle est entourée de ses épines.



Le mot du Logogriphe inséré dans le numéro dernier, est *Danse*.

### M O D E S.

Les anneaux dont est formée la touffe de cheveux sur le devant de la tête, se sont tellement multipliés, qu'à moins de les voir de près, ils ne sont plus distincts. Les coiffeurs posent sur les têtes tondues, des guirlandes de demi-aune, qui ont une grosse fleur dans le milieu. Ces guirlandes sont pour la plupart composées de marguerites ou de sensitives. La sensitive se porte non seulement en vert, mais en amarante, en ponceau, etc. Ce ne sont pas seulement les chapeaux de paille dont on plie le bord par devant, de manière à former quatre à cinq sillons, mais ceux de sparterie de soie, qui dans ce moment sont nombreux. On porte ces derniers en rose et blanc, en jaune et blanc. Le rose est la couleur la plus répandue. Amarante et lilas sont les deux autres couleurs à la mode. On porte encore des capotes d'organdie, elles ont une forme très-allongée. Les robes sont tout à fait rondes ou à queue de trois-quarts. On ne voit presque plus de fraises; mais on met assez souvent une petite garniture frisée au haut des guimpes de tulle brodé, qui sont fort en vogue. Les sacs, dits *ridicules* sont très-simples et deviennent rares. Même en demi-parure, il faut que le mouchoir tienne lieu de sac. Dans un coin, l'on met son argent et l'on fait un nœud; on passe un autre coin dans l'anneau de ses clefs et l'on fait un autre nœud; rien de plus gênant, mais ainsi le veut la mode.

### EXPLICATION DE LA GRAVURE, N°. 499.

Nous avons vu cette pèlerine, mais nous ne la donnons pas pour une mode suivie. Sur le dessin, les souliers étoient ronds; de pratique, le graveur les a faits pointus. Il faudroit renoncer à employer un graveur à talent, si l'on vouloit exiger de lui des détails justes. Ordinairement la planche, pour les accessoires, passe sous les yeux d'un graveur d'ornement; comme ce costume étoit simple, nous avons mal-à-propos négligé la précaution ordinaire. Cet incident nous fournit l'occasion d'instruire les abonnés d'un autre double moyen dont nous sommes obligés de faire usage. Pour les dessins, un croquis de mode est remis au peintre, où, sur le dessin du peintre, sont calqués les accessoires de la mode.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, au citoyen La Mésangère, rue Montmartre, n°. 152, près celle du Mail, vis-à-vis le café de la Victoire.

